



## le sommaire

### LA SEMAINE

- 13 Entre-soi  
Les familiers de la farve  
modeste.
- 14 Le collectif Led by Donkeyy  
distribue les bonnets d'hiver  
aux élus britanniques.
- 16 Journal d'Olga et Saïa  
Semaine 44.
- 18 En Argentine, les étrangers  
gagnent par la victoire  
de l'Albarréste.
- 19 En Roumanie, les urgences  
à bout de souffle.
- 20 À la Yeste-de-Buch,  
un treuil a restauré.

### LE MAGAZINE

- 25 Esuro, les charniers et  
la cuisine. En avril 2020,  
une enquête de police  
est ouverte après la mort  
dans les Pyrénées espagnoles.  
Lances sur la piste d'un  
possible empoisonnement,  
les enquêteurs ont tiré  
au jour un trafic international.
- 26 *Itinés*, rap à parti.  
Le rappeur de 29 ans, qui  
remplit l'Accor Arena  
en mars, fait le pont entre  
l'ancien et la nouvelle  
génération grâce à ses textes  
travaillés et sincères qui  
dépeignent les clichés, comme  
sur son double album  
concept *Itinés à Paris*.
- 26 *Alouin, il y a de l'eau  
dans le gazoduc*. La ville  
alternaive de la mer Baltique  
reste dans l'expectative après  
la mise hors service en  
septembre du gazoduc  
Nord-Stream, qui offrait  
de l'énergie à bas prix en  
provenance de la Russie.  
En attendant une éventuelle  
renouveau, un port  
méditerranéen a été inauguré.
- 42 PORTICOLO  
Mondes engloutis. Nicolas  
Flac'h photographie les  
fonds sous-marins en noir  
et blanc comme de véritables  
paysages afin d'offrir un  
nouveau regard sur ces  
écosystèmes méconnus.

### LE GOÛT

- 51 Révolution de salons  
à la Villa Médias.
- 54 Têles chercheuses  
Les saïms Jards de Pauline  
Grasson et Alice Roche.
- 55 *Fétiche*  
Par chambléire.
- 56 *Le sens du détail*  
Poutre aux yeux.
- 57 *Isariatova*  
Vérotions d'Flavie.
- 58 *Exercice de style*  
De haut col.
- 60 *Le diable s'habille en Anna*.
- 62 *L'apport du lieu*  
À Paris, dans la cour  
de création.
- 66 *Une chambre en ville*  
Val d'hiver en free-style.
- 68 *Traitement de mineur*  
Savoir sphères.
- 70 *Bouche à oreille*  
Le carand laqué de chez  
Yman et Hugo, dans le  
14<sup>e</sup> arrondissement de Paris.
- 71 *Produit intérieur brut*  
D'unan, deux possibilités.
- 72 *Écologiquement toléré*  
Le photophone en accès  
de vision.
- 73 *Jeux*
- 74 *Une histoire de  
colonne rouge.*



La couverture  
qui est celle de  
de M. La République  
de Monde.



Le monde  
magazine  
1er et 2 janvier 2023

16



**QUE CONNAIT-ON VRAI-  
MENT DU MONDE ÉTRANGE** qui dans  
les profondeurs de l'océan ? Pas  
grand-chose, évidemment, bien que  
la mer représente plus de 70 % de la  
surface de notre planète. Nos repré-  
sentations des espaces sous-marins  
sont pauvres et répétitives, souvent  
en quête d'exotisme, animaux mysté-  
rieux couverts d'écaillures ou de tenta-  
cules, lagons exotiques peuplés de  
poissons multicolores.

Nicolas Floch a décidé de fabriquer  
lui-même les images manquantes, en  
traçant les fonds sous-marins non  
comme un aquarium, mais comme  
un paysage. Ses photos en noir et  
blanc, prises à quelques mètres  
seulement des côtes françaises, of-  
frent des visions surprenantes : au  
large de l'île d'Orléans, les lamini-  
naires se servent en une jungle inces-  
sante et ondoyante avec, grâce aux  
des humains laissent naître dans  
l'onde leur interminable chevelure.  
La surface de l'eau devient un ciel

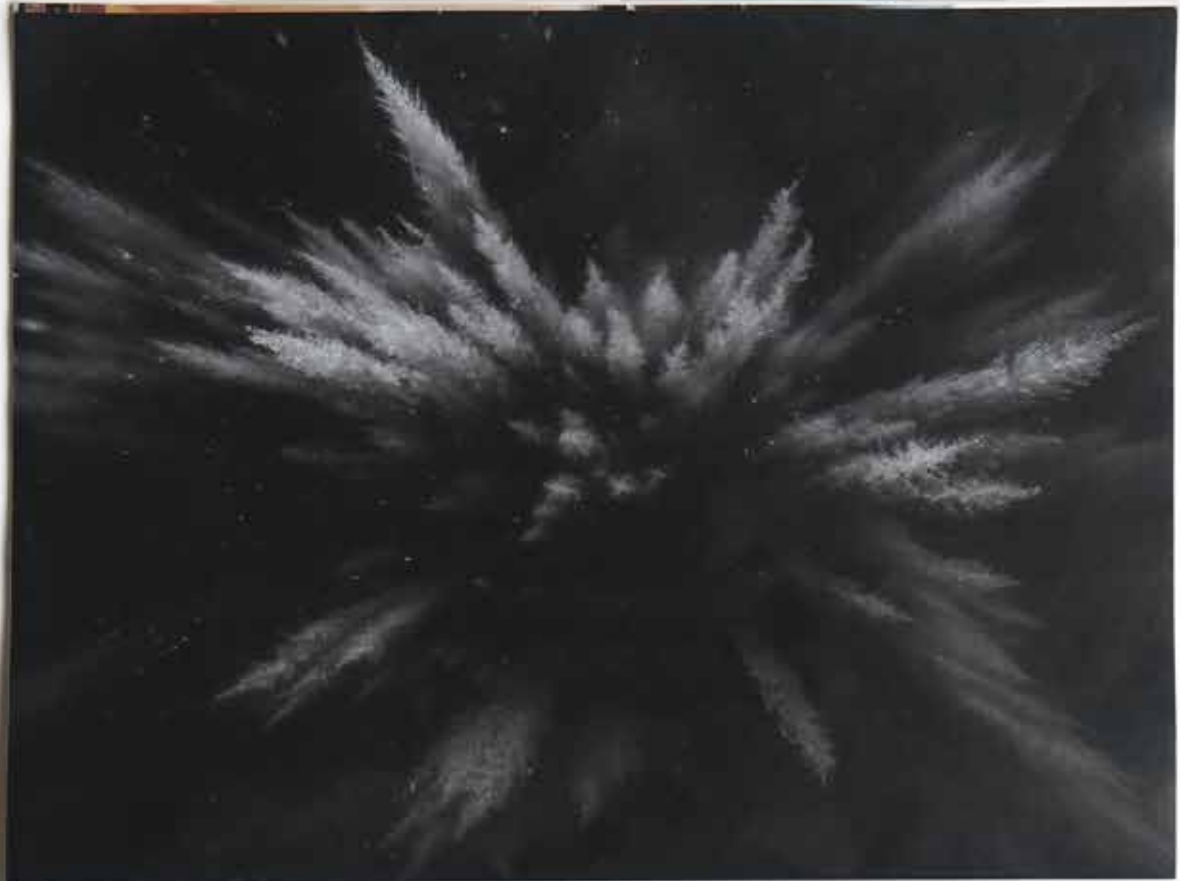
miraculeux alors qu'au sol, à perte de  
vue, s'étend une vaste prairie  
d'algues, formes étonnantes, touchées  
de mercurielles. L'artefact le plus habi-  
tuel des différents registres pour  
serrer de la ficelle ce dédale de la  
surface de notre planète. Nos repré-  
sentations des espaces sous-marins  
sont pauvres et répétitives, souvent  
en quête d'exotisme, animaux mysté-  
rieux couverts d'écaillures ou de tenta-  
cules, lagons exotiques peuplés de  
poissons multicolores.

Nicolas Floch. Les algues surprises, à  
l'inverse, qui sont arrivées du Japon  
dans les ballons des astronautes, n'étaient  
pas là dans les années 1970.  
Étaient toujours plus loin dans  
l'océan. L'algue liquide l'artefact le plus récom-  
ment intéressé à la couleur de l'eau,  
ce venant juste de la pollution ou de  
la vie qui bouillonne. Inscrite dans  
le Japon ou les Mississippi, il en a  
rapporté des récipients, même  
étrangers aux arêtes de boue, de  
gaçon ou d'air, arrangés en une  
palette chromatique étrange, dont  
les dégradés rappellent à la fois les  
expérimentations de l'art et les caté-  
gories des identifications. Une autre  
façon post-trip de traduire, en  
termes couleurs et visuels, la langue  
complexe de ce monde si proche et  
pourtant extraterrestre. (1)

PROFOND : ANNE BOUILLON  
PARCOURS IMMÉRIEUX - AU CENTRE D'ART  
D'ARTS VISUELS À GUILLEMEAU  
D'ARTS VISUELS À GUILLEMEAU  
DE NICOLAS FLOCH, ÉDITIONS BARRAZZAL  
200 P. 14, DÉPÔT DE NICOLAS FLOCH,  
ROMA PUBLICATIONS, 86 P. 31 €



Illustration  
de Nicolas Floch  
Page 44 et 45  
Page 46 et 47  
Page 48 et 49  
Page 50 et 51



Un matériau fabriqué à partir de déchets agricoles, capable de remplacer le plastique et le papier. Découvrez comment il est fabriqué et pourquoi il est si intéressant.

LE MONDE



Le Monde  
15 Janvier 2023  
Page 48  
15 Janvier 2023  
14 Pages  
Photo: 2013

Radio 5 L'espèce musique

radiofrance

Rechercher

Bibliothèque

Votre avis

Arts et Création

Savoirs

Documentaires

Fictions

Podcasts

Gauche des programmes



Nicolas Floc'h - Paysages sous-marins - Saison 1 / Juin 2023 - Nicolas Floc'h

## Nicolas Floc'h : "Photographier ces paysages sous-marins, c'est les faire exister"

Mardi 3 janvier 2023

▶ ÉCOUTER (45 MIN)

Provenant du podcast

Par les temps qui courent

CONTACTER L'ÉMISSION

Provenant du podcast

Par les temps qui courent

CONTACTER L'ÉMISSION

**Nous recevons le photographe Nicolas Floc'h à l'occasion de son exposition "Initium Maris", au centre d'art Gwinzegal à Guimengamp du 9 décembre au 12 mars.**

Avec

- Nicolas Floc'h, artiste, sculpteur, photographe, peintre

Initium Maris est une expédition artistique menée par Nicolas Floc'h en dialogue avec des équipes scientifiques et citoyennes, le long des côtes et îles bretonnes. Plastiqueur et plongeur, ses photographies en noir et blanc commentent à la fois des écosystèmes bouleversés par le changement climatique, tout en révélant la mystérieuse beauté des fonds sous-marins bretons.

Toutes les informations sur l'exposition [ICI](#).

### Créer une mémoire des paysages sous-marins

"Dans ces photographies, j'ai répondu à la nécessité de montrer les paysages de nos côtes que l'on connaît peu. J'ai voulu les révéler de manière relativement simple, et montrer leur diversité. Ces paysages sous-marins nous racontent beaucoup de choses d'aujourd'hui. Ils nous racontent un état du monde."

"J'ai choisi le noir et blanc pour mes photos sous-marines, parce que pour moi, cela renvoyait à une histoire de la photographie de paysages terrestres. Cette mise en perspective est pensée et visionnaire et correspond à une volonté de créer une mémoire de ces paysages. On a bien sûr des photographies de la mer, étiquetées par des scientifiques, mais les études de façon fragmentée, sans chercher à transmettre une lecture de ce qui s'étend sous le regard. Un des enjeux de ces séries photographiques était de faire émerger une vision, mais aussi d'en garder une mémoire."

### Quand la photographie documentaire se transforme en art

"Quand on photographie la mer, ses couleurs, ses espaces et les interactions entre le minéral et le vivant, on est pris dans ce flux, on en fait partie, et c'est complètement vertigineux. Mais, pour en revenir à des questions esthétiques, je n'aurai jamais commencé à faire ces photographies sous-marines quasi monochromes, si je n'avais pas eu tout cet héritage pictural de la peinture monochrome. D'ailleurs, quand on regarde les tirages photographiques, il y a ce pigment qui les fait ressembler à des peintures. De même, on n'a l'impression qu'il s'agit d'art abstrait, alors que ce sont des photos documentaires de paysages. J'aime utiliser ce jeu entre différents médiums."

### Archives

Jean-Luc Bourrel, émission Nuits magnétiques, Colette Fellous, France Culture, 24/09/1996

Bernd et Hilla Becher, émission Trans formes, Christophe Domino, France Culture, 23/05/2001



Nicolas Floc'h - CRF

### Références musicales

Thomas Stronen, *La Bella*

Arvo Pärt, *Frères*

John Sumarm, Nestor's Saga *The Tale Of The Ancient*

Jokari, *Les barreaux*



# Guingamp

## GwinZegal : qui est Nina Ferrer-Gleize ?

Du 24 mars au 11 juin, le centre d'art Gwinzegal de Guingamp accueille l'exposition « L'agriculture comme écriture », de l'artiste Nina Ferrer-Gleize. Rencontre.

Hélène Duros

**Nina Ferrer-Gleize, votre exposition « L'agriculture en écriture » représente quatre ans de recherches, comment avez-vous mené ce travail ?**

Cette exposition s'inscrit dans le cadre d'un doctorat que j'ai effectué à Arles à l'École nationale supérieure de la photographie. Ce travail s'ancre dans la ferme familiale (en Ardèche), dans notre famille depuis 1920. Mon oncle a repris l'exploitation en 1993 dans une tradition agricole assez commune. Petit à petit, j'ai tissé une relation particulière avec lui pour rendre compte de son travail.

**Quel a été le point de départ de vos recherches ?**

Tous les jours, j'ai équipé mon oncle d'un GPS de randonnée qui enregistrerait ses déplacements. Le soir, on regardait les tracés produits autour de la ferme. Nous avons été intrigués de voir un véritable dessin produit par son travail. Cette observation a très vite dialogué avec le contrat qui lie mon oncle à Danone. Depuis 2015, il ne veut plus signer de contrat avec l'entreprise car il n'est pas d'accord avec les conditions tarifaires. Sa signature devient un endroit de résistance. Un espace



L'artiste Nina Ferrer-Gleize présente son exposition « L'agriculture en écriture ». Le Télégramme/Hélène Duros

par l'écriture son accord. Pour moi, ce tracé GPS représente la signature d'un contrat avec la terre, ses animaux, etc.

**Vous avez ensuite fait le lien avec le monde paysan du XIX<sup>e</sup> siècle**

Je me suis rendu compte que la place laissée par cette absence de signature ouvrait un espace de réflexion sur ce qu'est l'écriture et comment elle s'inscrit dans un territoire. Durant mes recherches, je suis également tombée sur les signatures de contrats de terres agricoles datant du XIX<sup>e</sup> siècle. À cette époque, les paysans sont, pour la plupart, illettrés, signer devenait un acte très fort d'affirmation d'identité.

**Très vite vous avez fait le parallèle entre vos recherches et l'œuvre de Félix Arnaudin. Pouvez-vous nous en dire plus ?**

C'est un photographe landais de la fin du XIX<sup>e</sup> qui a passé toute sa vie dans le même village. Il a été témoin d'une vie agricole qui était en train de disparaître. Il a beaucoup photographié des scènes de

parallèle, dans ses archives, on trouve aussi beaucoup de photographies de signatures de paysans.

**À travers cette exposition, quelle vision de l'agriculture voulez-vous montrer ?**

J'avais envie de restituer toute la complexité de la représentation du monde agricole. L'exposition laisse place à plein de couches de l'histoire et se demande si l'agriculture elle-même n'est pas une forme d'écriture. On peut notamment trouver une bâche que mon oncle utilisait et qui m'a fait penser à une page de manuscrit où s'écrit le travail directement par des entailles. Il y transparait une forme d'écriture agricole que j'essaye de décrypter.

**Pratique**

« L'agriculture comme écriture », de Nina Ferrer-Gleize. Centre d'art de Guingamp Gwinzegal, du 24 mars au 11 juin.

Visite littéraire proposée par Catherine Phet, les samedis 15 et 22 avril, le 6 mai et le 10 juin. Renseignements au 02 96 44 27 78 ou info@gwinze-



## GWINZEGAL. « L'agriculture comme écriture » : l'expo photos de Nina Ferrer Gleize

Le centre d'art GwinZegal accueille une nouvelle exposition photographique intitulée « L'agriculture comme écriture » de Nina Ferrer-Gleize. Jusqu'au 11 juin.



Nina Ferrer-Gleize et Solange Reboul, co-directrice à GwinZegal, présentent l'exposition *L'agriculture comme écriture*. Patricia Robert

Durant quatre étés, de 2016 à 2020, Nina Ferrer-Gleize s'est immergée dans l'exploitation agricole familiale aux côtés de son oncle Jean-Louis Gleize, éleveur laitier, en Ardèche. Nina fait de nombreuses recherches sur le monde paysan du XIXe siècle à travers la photographie, dont l'oeuvre de Félix Arnaud, dont elle expose quelques reproductions,

ainsi que la lettre de Pierre Rivière, un des premiers textes écrits par un paysan lors de son séjour en prison pour homicides.

### Une relation forte entre photo, écriture et littérature

Sur un des murs de la ferme familiale trône le tableau de Millet, *Les glaneuses*, reproduction

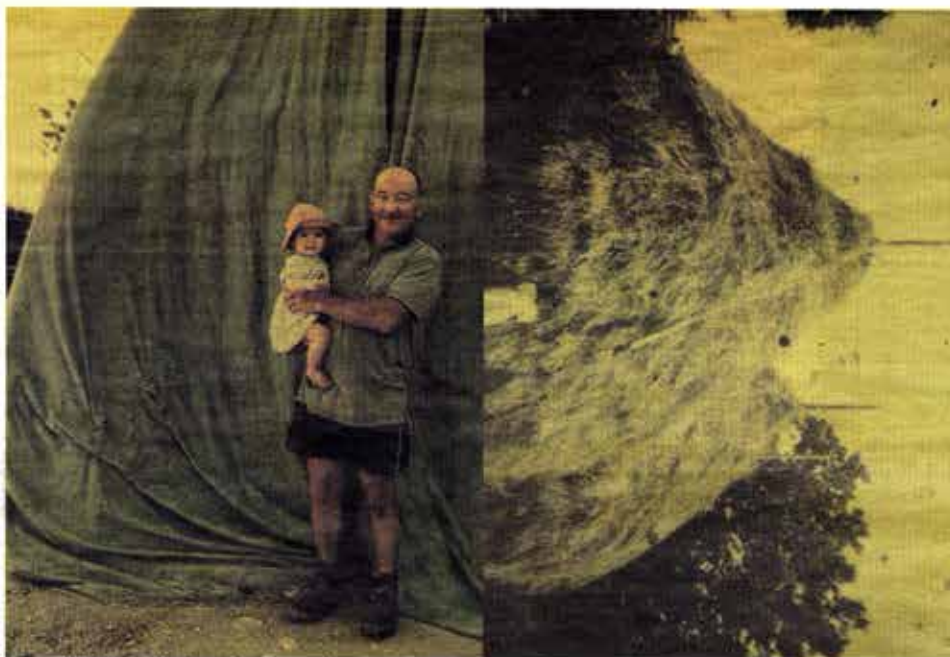
qui a toujours été là, symbolique chez les paysans.

Son oncle se prête au jeu de la photographie afin de représenter la ferme d'aujourd'hui, et se munit d'un GPS, pour un travail d'inscription représentés à l'exposition par des tracés.

Diverses photographies d'outils agricoles, fils et ficelles, ainsi que du matériel et des animaux

sont également mis en scène dans cette exposition entièrement réalisée en argentique. Nina Ferrer-Gleize a édité un livre sur ses recherches qui est également présenté à l'exposition.

■ L'exposition est visible du mercredi au dimanche de 14 h à 18 h 30 au centre d'art GwinZegal jusqu'au 11 juin.



La complicité entre l'oncle et la nièce rend le travail agricole poreux à l'imaginaire. PHOTO NINA FERRER-GLEIZE

## Nina Ferrer-Gleize, champs et contrechamp

**La jeune artiste se penche sur les représentations du monde rural dans une exposition à Guingamp, à travers l'étude sensible et délicate de la ferme familiale.**

André-Georges Haudricourt, inclassable père de l'ethnobotanique et fin observateur de la charnué – outil paysan qui témoigne des relations étroites entre l'homme et l'animal –, a écrit cette phrase inspirante : « *N'importe quel objet, si vous l'étudiez correctement, toute la société vient avec.* » C'est cette citation qui vient à l'esprit, en sortant de l'exposition de Nina Ferrer-Gleize à Guingamp (Côtes-d'Armor). Pour son exposition personnelle en Bretagne, la jeune artiste déploie au centre d'art GwinZegal, quatre années d'étude sur un objet original : la ferme familiale, soit 22 hectares de terres en Ardèche répondant au joli nom de Mirabel sur lesquelles vit un oncle célibataire, éleveur de vaches laitières. Sous forme d'un livre dense et d'un accrochage économe, Nina Ferrer-Gleize s'intéresse aux représentations du monde rural. Mais, de fil en aiguille, son objet d'étude glisse vers des rivages plus personnels où se glissent l'histoire, des rêves et la littérature. En étudiant l'exploitation agricole, pour paraphraser Haudricourt, plein de choses sont donc venues « avec » : tout d'abord une approche délicate et poétique de la campagne, monde « essentiel » menacé de disparition, mais surtout le talent de conteuse de Nina Ferrer-Gleize, incarnation de la figure contemporaine de l'artiste-chercheuse.

Si d'ordinaire, il est admis que l'ethnographie doit avoir un statut de membre extérieur à la

communauté observée, l'artiste, pour sa part, a toutes les libertés. Formée aux lettres et à l'histoire de l'art, Nina Ferrer-Gleize, aujourd'hui enseignante en école d'art à Besançon, est titulaire d'un doctorat de création, fruit d'une collaboration entre l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles et l'université d'Aix-Marseille. C'est donc la partie émergée de cette thèse transdisciplinaire, entre photographie et littérature, que l'on voit à Guingamp. Et c'est dans cette position paradoxale d'observatrice extérieure et de membre de la famille, que naît le projet – et son émotion – de Nina Ferrer-Gleize, dont les arrière-arrière-grands-parents ont acheté la ferme Mirabel en 1920.

### Pneus de tracteur

Aux murs, il y a des photographies anciennes et des clichés récents, des planches contacts, des relevés topographiques (habitation, laiterie, abri de stockage, fosse à purin...), une reproduction du tableau de Millet – comme souvent dans les fermes – et des petits santons en forme de « navis de la crèche », l'idiote du village avec son bonnet de meunier et ses bras levés au ciel. « *Les représentations du monde agricole sont prises en étau entre l'idéalisation et la figure du plouc, j'aimerais que mon travail échappe à tout cliché. Je veux être un témoin et prélever des formes d'écritures* », explique l'artiste. Partout, l'oncle Jean-Louis, 53 ans, est le personnage central, l'agriculteur qui porte à bout de bras 45 vaches laitières, 45 génisses et des champs de céréales. Rien d'un benêt. Il fait plutôt figure de héros discret. Il porte parfois un exosquelette tant son métier rude lui abîme les os. Sur les photos, sa présence est furtive, le visage disparaît derrière une casserole ou un sac de semences ; sa nièce le montre et le protège

en même temps, respectueuse. Par bribes, on voit aussi la ferme, des machines agricoles énigmatiques, un seau de lait qui se répand dans les empreintes laissées par les pneus d'un tracteur... Loin d'être exhaustives, les images ont valeur d'évocation : des blocs de sel léchés par les bovins deviennent une série de sculptures, tout comme des cordes, sangles et bout de ferrailles se transforment en typologie d'objets aux formes animales. Au début du parcours, sous verre, il y a surtout ce « *contrat d'achat de lait entier de vache* » entre la société Danone et le producteur : à la place de la signature de Jean-Louis Gleize, il y a un vide. Car si l'agriculteur livre quotidiennement son lait à la coopérative et en perçoit un revenu, il rechigne à apposer son autographe, en signe de protestation taiseux contre le prix

d'achat. D'ailleurs, ce refus de signature, geste insoumis et acte politique, est une tradition paysanne, remarque la photographe.

### Focale locale et généreuse

« *L'espace vacant de la signature est celui dans lequel je m'engouffre* », analyse Nina Ferrer-Gleize qui voudrait rendre visible « *les vies minuscules* ». Partout dans l'expo, des courts textes à la première personne guident le visiteur. La complicité entre l'oncle et la nièce, qui vient tous les étés, rend soudain le travail universitaire et le travail agricole poreux à l'imaginaire, à l'art, à la littérature, à l'écriture... L'année des T, une vache prend le nom de Thèse. L'année des S, naissent les vaches George Sand, Signature ou Soulagée (enfin la thèse est terminée!). Soumis à la sécheresse, le terrain ardéchois, recouvert à l'ère jurassique par la mer et truffé de fossiles, inspire des rêves de baleines à l'artiste, qui en retour photographie une bâche comme un grand mammifère marin échoué.

D'autres figures paysannes sont évoquées : Jean-François Millet, peintre des champs crépusculaires et des glançuses, Félix Arnaud, photographe et ethnologue landais qui a immortalisé la Haute-Loire avant les plantations massives de pins, ou encore Pierre Rivière, paysan normand, meurtrier de sa mère, de son frère et de sa sœur, mais aussi auteur du texte qui explique son geste, un des rares écrits paysans du XIX<sup>e</sup> siècle. Si le nostalgique livre de Raymond Depardon, *la Ferme du Gerret*, vient naturellement à l'esprit, l'enquête de Nina Ferrer-Gleize auprès de son oncle, s'inscrit plutôt dans le présent, en proposant une contre-histoire sensible, de la terre à la plume, avec une focale locale et généreuse. « *On s'est prêtés nos yeux* », dit-elle. A Guingamp, un objet vient directement du domaine Mirabel : c'est une grande bêche crème, un peu sale et déchirée par endroits, sorte d'immense page blanche et de fond photographique. Accrochée à l'extérieur, elle bruit des mots de l'artiste.

CLÉMENTINE MERCIER

### L'AGRICULTURE COMME ÉCRITURE

de NINA FERRER-GLEIZE au centre d'art GwinZegal de Guingamp, jusqu'au 11 juin.



La ferme familiale possède 45 vaches laitières. PHOTO NINA FERRER-GLEIZE



## L'AGRICULTURE COMME ÉCRITURE

PHOTOGRAPHIE  
NINA FERRER-GLEIZE

*Mêlant littérature, sociologie et photographie autour de la ferme familiale, le travail de l'artiste-chercheuse démonte les préjugés sur le monde agricole.*

TTT

Nombreux sont les photographes à avoir montré la vie agricole. À l'instar de Raymond Depardon, qui dans *La Ferme du Garet* racontait ses origines rurales, la jeune artiste et chercheuse Nina Ferrer-Gleize prend appui sur la ferme familiale. Soit une exploitation laitière ardéchoise de 22 hectares aujourd'hui tenue par son oncle, qu'elle s'attache à documenter depuis 2016. Mais son parti pris est sans nostalgie, et la démarche, double : dire un lieu dans toute sa complexité, tout en enquêtant sur les représentations et le regard que le monde paysan jette sur lui-même. Entre écriture, photographie et recherche en sciences humaines, Nina Ferrer-Gleize a inscrit sa démarche

dans le cadre d'une thèse de doctorat en création artistique et littéraire. Celle-ci a d'abord donné lieu à un livre (*L'Agriculture comme écriture*, essai étayé par une série photographique), et aujourd'hui à une exposition au centre d'art GwinZegal, à Guingamp. Deux travaux complémentaires. Mais autant l'ouvrage est dense, autant l'exposition, dont on regrette presque qu'elle ne soit pas plus ample, se caractérise par son économie formelle. Avec sobriété, l'accrochage juxtapose photos, textes poétiques et objets, à l'image de la bâche plastique usée jusqu'à la trame que la photographe a utilisée comme arrière-plan pour ces images. La justesse du propos se lit aussi dans ses vides, ses absences, à commencer

par celle de l'animal. Au fil des images présentées, le visiteur rencontre en effet peu de vaches, à l'exception du monumental portrait en pied de la génisse Haïti, qui se dresse au centre de l'espace. Le reste du troupeau se dissimule dans une évocation – la liste des noms des veaux que l'artiste aide à baptiser depuis 2020. Comme pour rappeler que, même si la vie de la ferme est organisée autour des bovins et de leur traite, le fermier, à regret, passe en réalité peu de temps avec ses bêtes. La figure de l'oncle de l'artiste, elle aussi, se dérobe. Sa nièce va jusqu'à l'équiper d'un GPS pour suivre son parcours au milieu des prés. Mais, à une exception près, son visage n'apparaît jamais. Une manière de contrer les stéréotypes liés au monde agricole. – **Charlotte Fauve**

Jusqu'au 11 juin, centre d'art GwinZegal, Guingamp (22), gwinzegal.com

**1001 REASONS TO (DIS)OBEY**  
- THE ART OF SHEPARD FAIREY  
STREET ART

TTT

Sous le pseudo d'Obey, l'Américain Shepard Fairey est devenu l'un des street-artistes les plus célèbres, notamment grâce à son portrait de Barack Obama aux couleurs de l'Amérique en 2006. Des premiers stickers en 1989 aux murs immenses dont il s'empare aujourd'hui dans le monde entier, Fairey n'a pas chômé. Ce stakhanoviste s'impose en effet depuis plus de vingt ans de créer une pièce par semaine, qu'il vend sous forme de sérigraphie en tirage limité, autour des 70 dollars pour rester abordable. De quoi inonder le marché de son art propagande, et largement nourrir cette rétrospective qui revendique mille œuvres exposées.

C'est beaucoup (trop?), mais aussi une belle occasion de voir combien Obey est devenu le narrateur des conflits sociopolitiques de son époque. Écologie, féminisme, racisme, droit de vote... son engagement est permanent. À Andy Warhol, il emprunte le détournement des codes de la pop culture ou de la publicité des années 1960. À l'artiste conceptuelle américaine Barbara Kruger, et à Alexandre Rodtchenko (1891-1956, l'un des maîtres du cons-

Mon oncle, de Nina Ferrer-Gleize (2019).

# Nina Ferrer-Gleize, l'agriculture au ras du sol

A GwinZegal, à Guingamp, l'artiste expose son œuvre photographique, travail de quatre années dans la ferme de son oncle qui renouvelle les représentations du monde paysan

## PHOTOGRAPHIE

GUINGAMP (CÔTES-D'ARMOR) -  
envoyée spéciale

Dans la ferme laitière de Mirabel, en Ardèche, qu'exploite son oncle, Nina Ferrer-Gleize a toujours vu, accrochée au mur, pâlie par les ans, une reproduction du tableau *Des glaneuses* (1857), de Jean-François Millet (1814-1875). La peinture où on voit trois femmes courbées à récolter les épis négligés pendant la moisson orne aussi une théière. A l'origine, le peintre Millet – lui-même d'origine paysanne – pointait du doigt la pauvreté dans les campagnes, mais son œuvre a fini par devenir le symbole d'un monde paysan rêvé, d'avant les machines et les engrais.

De fait, les images produites sur le monde agricole sont souvent nostalgiques, et Nina Ferrer-Gleize a toujours eu du mal à s'y reconnaître : « Elles signent toujours la fin de quelque chose », dit la jeune femme. On pense au travail marquant de Raymond Depardon, revenu à la ferme de son enfance, le Garet (Rhône), avec des images délicates mais teintées d'élégie.

Soucieuse de « déplacer le regard », l'artiste et chercheuse à l'École nationale supérieure de

la photographie d'Arles (Bouches-du-Rhône) et à l'université d'Aix-Marseille a donc choisi de consacrer sa thèse à une étude des représentations artistiques et littéraires du monde paysan tout en produisant sa propre vision. Un travail qui a débouché sur un livre érudite et une exposition au Centre d'art GwinZegal, à Guingamp (Côtes-d'Armor) : deux objets passionnants et à plusieurs niveaux de lecture, intitulés « L'Agriculture comme écriture », réalisés au plus près du quotidien de la ferme : « Je n'avais pas envie de construire un mausolée, assure l'artiste, mais de me concentrer sur ce qui se passe. »

### Un texte à la première personne

Pendant quatre ans, Nina Ferrer-Gleize a donc passé l'été à la ferme de son oncle Jean-Louis Gleize, éleveur à la tête d'un troupeau de quatre-vingt-dix vaches, en observant son activité quotidienne, entre les traites et les vêlages, les allers-retours en tracteur, les dépannages, le ramassage des pierres. Elle a écrit, en plus de son essai, un texte à la première personne, qui atteste des liens étroits avec son objet d'étude.

Les images, qui s'attachent avant tout aux objets et aux activités rythmant la vie rude de l'exploitation laitière, font des allers-

retours entre le passé et le présent : d'une génération à l'autre (l'oncle rejoue les gestes d'autrefois avec les anciens outils), d'un rapport de domination à l'autre. Sont mis côte à côte le contrat de location d'une terre conclu par le passé avec la famille noble du coin et le contrat de vente du lait avec Danone, proposé à un prix trop bas pour l'oncle, qui refuse de signer, repoussant l'inévitable. D'autres documents évoquent les représentations du monde paysan par Félix Arnaud, ethnologue avant l'heure, folkloriste et linguiste de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Dans les formes qui l'entourent à la ferme, la photographe cherche des signes, des clés de lecture de l'activité humaine. Voire, elle en crée : elle photographie les traces du lait sur le sol, les empreintes de roues, et équipe le tracteur d'un GPS, qui transforme les nombreuses allées et venues dans les champs en énigmatiques dessins sur papier. Car son travail documentaire prend aussi des accents de fiction et de poésie : l'oncle qui porte la terre se fait soudain Atlas (ou Sisyphe), les machines agricoles deviennent des monstres mythiques, la mer qui recouvrait autrefois ce territoire revient faire un tour à la campagne à travers les drôles

de fossiles de sel que forment les animaux en les léchant. On s'étonne que les vaches, objet de l'exploitation, soient finalement peu présentes – c'est que l'agriculteur est peint en travailleur qui ne cesse de courir, écrasé sous le joug des tâches, et n'a guère de temps à leur consacrer.

Le visage de l'oncle, lui aussi, se fait rare. La nièce a voulu éviter tout portrait psychologique, et le laisser libre d'être absent, de se dérober au seul rôle d'objet d'étude. La belle complicité qui unit les deux se lit cependant tout du long de l'œuvre, conçue comme une collaboration. La nièce invite les voisins pour organiser des veillées à la ferme, elle refait du fromage comme autrefois, d'après les indications de son oncle. Celui-ci trace le prénom de sa nièce dans les champs avec son tracteur et, comme cadeau de fin de thèse, il lui offre un terrain, inscrivant dans la terre la marque de leur filiation et de leur affection. ■

CLAIRE GUILLOT

« L'Agriculture comme écriture de Nina Ferrer-Gleize », Centre d'art GwinZegal, Guingamp (Côtes-d'Armor). Jusqu'au 11 juin. Entrée gratuite. Livre édité par GwinZegal, 568 p., 38 €. [GwinZegal.com](http://GwinZegal.com)

Série - Drôles d'essais -

## Nina Ferrer-Gleize : "Avec ce livre, j'ai voulu multiplier les façons de dire le travail agricole"

Vendredi 2 juin 2023

ÉCOUTER (45 MIN)



Nina Ferrer-Gleize - Lisa Dus



Provenant du podcast  
Par les temps qui courent



**Marie Richeux reçoit la photographe, autrice et chercheuse Nina Ferrer-Gleize pour son livre "L'Agriculture comme écriture" et son exposition du même titre à voir au Centre d'Art Gwinzegal à Guingamp du 23 mars au 11 juin.**

### Avec

- Nina Ferrer Gleize Photographe, autrice et chercheuse

Dans ses recherches et pratiques artistiques, Nina Ferrer-Gleize se concentre sur les représentations du monde paysan au XIXe siècle à travers la photographie, la peinture, l'écriture et la littérature. Elle étudie le quotidien d'une ferme moderne : l'exploitation laitière de son oncle dans le nord de l'Ardèche. Entourée de champs, de sentiers dans les bois et du cimetière familial, la ferme n'est pas un simple équipement industriel, elle a une véritable histoire.

Retrouvez les informations sur l'exposition [ICI](#).

### Les plus écoutés de France Culture

1 **Le départ pour le Népal**  
Fictions / Théâtre et Cie  
12 écos. • 26 min

2 **Le choc de la coloe**  
Les Temps sur terre  
10 écos. • 30 min

3 **L'ombre du yéti**  
Fictions / Théâtre et Cie  
12 écos. • 26 min

4 **Une année difficile**  
Les Temps sur terre  
14 écos. • 38 min

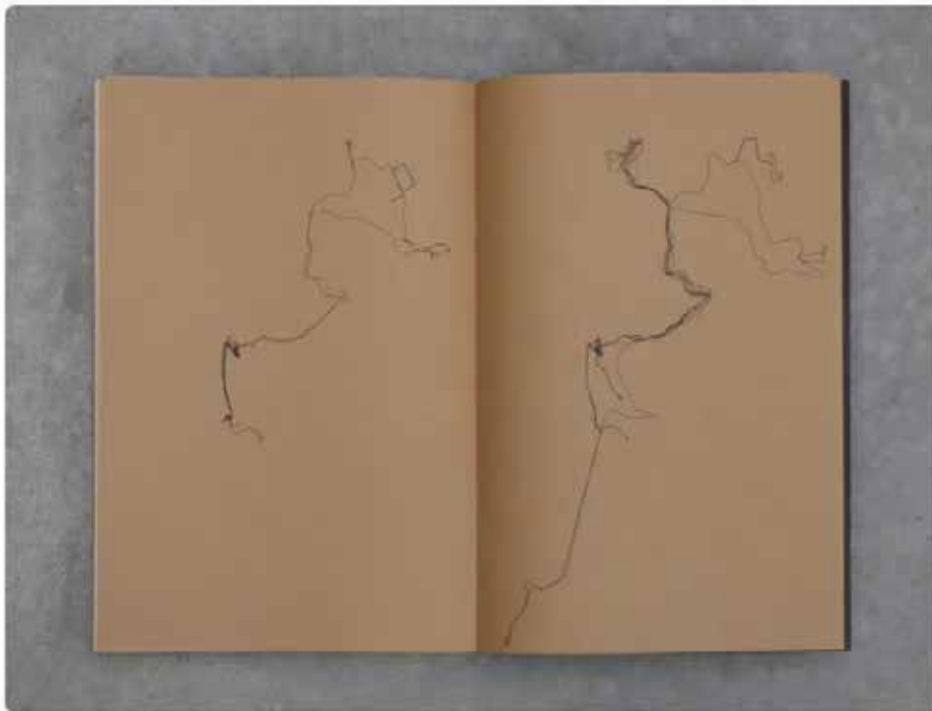
5 **Tchong délivré**  
Fictions / Théâtre et Cie  
12 écos. • 27 min



Exposition "L'agriculture comme écriture", Centre d'art Gwinzegal, 2023 - Nina Ferrer-Gleize

### Comment faire parler une ferme

*"Mon livre est composé de plein de formes différentes. Je voulais qu'il y ait une multiplicité de façons de raconter le travail et plus particulièrement le travail agricole. Quand j'ai commencé, j'avais le sentiment que c'était un milieu qui était sous le poids de plein de stéréotypes. Quand je parlais de ce sujet, on évoquait toujours la difficulté de ce travail, le suicide des agriculteurs, le devenir de la ferme, des sujets très lourds, et moi, j'avais envie de m'intéresser au présent de la ferme de mon oncle, à la relation au travail que je pouvais avoir avec lui. En fait, j'ai voulu trouver plein de manières de faire parler cette ferme, ce travail agricole unique. J'avais vraiment envie que ce livre s'adresse d'abord à mon oncle, qu'il soit fait dans le côtoisement de son travail et de notre relation et qu'à partir de cette collaboration, cela puisse avoir d'autres résonances."*



Livre "L'Agriculture comme écriture" de Nina Ferrer-Gleize - Gwinzgal

### Faire s'entremêler les pratiques

*"Ce que j'ai pu constater pendant les quatre ans et demi à travailler sur la ferme avec mon oncle, c'est qu'en faisant des photos, alors qu'il travaillait avec d'autres outils, je me suis rendue compte que, moi aussi, je travaillais sur la ferme avec un outil. Très rapidement, j'ai installé un mini-studio avec une bâche qu'il m'a prêtée et, du coup, mon activité est venue s'inscrire dans le panel des activités qui ont lieu sur la ferme. De la même manière, j'ai écrit une bonne partie de ce livre sur un plateau, créé spécialement pour moi par mon oncle, à partir du bois d'un châtaignier de la ferme. Il y avait une volonté de faire s'entremêler les matériaux du lieu, l'activité de mon oncle et ma propre pratique."*

### Archives

**Geneviève Lacambre.** émission *Ouvrez l'œil. et le bon !.* Rebecca Manzoni. France Inter.

Accueil / Culture / Photographie

## Exposition A Mougins, Tom Wood donne la chair de Liverpool

Article réservé aux abonnés

Des mères et des filles, des ouvriers navals, une discothèque... Le Centre de la photographie expose le travail documentaire du Liverpooldieu d'adoption.



«Pink Lipstick», extrait de la série «Chelsea Reach. Looking For Love» réalisée en 1984. (Tom Wood)

par [Diane Lisarelli](#)

publié le 9 août 2022 à 5h46

Il existe à Mougins, charmant village perché des Alpes-Maritimes, une faille spatiotemporelle. Caché dans les ruelles s'enroulant en spirale, l'ancien presbytère s'est transformé, depuis l'an dernier, en Centre de la photographie. Pousser sa porte c'est oublier les parkings remplis de SUV et les touristes chics pour se retrouver propulsé à Liverpool à la fin du siècle dernier. Sur la route du stade d'Anfield, dans les vestiaires du chantier naval de Cammell Laird, au marché aux puces ou dans les clubs de New Brighton : l'exposition *Every Day is Saturday*, sélection de photographies prises entre 1978 et 2001, donne un vibrant aperçu de l'œuvre de Tom Wood, Irlandais installé sur les rives de la Mersey. Loin de l'ironie d'un [Martin Parr](#), auquel on l'a souvent comparé, Wood regarde avec respect et complicité ses voisins et sujets, dressant au fil des jours et au hasard des rues [le portrait d'une classe populaire](#) frappée de plein fouet par le thatchérisme.



CULTURE

ARTS PLASTIQUES

Pink Lipstick, 1984 (Looking for Love series), par Tom Wood.  
Tom Wood

On a vu

## Il était une fois à Liverpool : le photographe Tom Wood s'expose à Mougins

Par C.O. Jones

Publié le 17/06/2022 à 13:59



Écouter cet article Il était une fois à Liverpool : le photographe Tom Wood s'expose 00:00



L'artiste irlandais n'a connu qu'un amour dans sa vie : sa ville d'adoption Liverpool, sa classe ouvrière, ses anciens docks, son stade de football. Et tout ce que ce territoire urbain si particulier porte de souvenirs collectifs et de dignité humaine. Une belle exposition met en lumière le travail de Tom Wood, à l'évidente portée sociale.

Il pourrait paraître présomptueux, à l'échelle de l'histoire, de qualifier Tom Wood de « photographe majeur ». Mais la rétrospective que lui consacre le Centre de la photographie de Mougins (Alpes-Maritimes), en une centaine de tirages, prouve qu'il s'agit bien là d'une œuvre exceptionnelle. Il a fallu attendre plus de dix-sept ans pour que se monte enfin cette mise en lumière du travail de « Photie Man » en France.

Notre patience est récompensée. De ses premiers travaux aux séries plus connues des années 1980, on est saisi par la cohérence et l'originalité du propos. Unité de lieu, unité dramatique : tout se déroule dans les quartiers populaires de Liverpool, ville que le photographe n'a jamais souhaité quitter. Autour du stade des Reds, dans le bus, au marché à chaussures, au Chelsea Reach, une boîte de nuit, ou encore dans les derniers moments des chantiers navals de Cammell Laird, Tom Wood se fait le chroniqueur d'un autre monde, d'un monde qui ne veut pas mourir : « *We are not English, we are scouse !* »



## **À LIRE AUSSI : Boudés des classes populaires, les travaillistes anglais élisent un nouveau chef**

Une chronique anglaise, donc, inscrite dans la durée, comme une arme artistique au service des plus démunis, une manière de lutter contre toutes les formes d'injustices : le spectacle d'une communauté qui n'a jamais renoncé, ne renonce pas, ne renoncera jamais. Unité de temps également : les années 1980 voient s'imposer une politique de désindustrialisation. « Maggie », la dame de fer, privatise et dérègle. Elle réduit l'immunité syndicale et entreprend la destruction systématique des pratiques de régulation de la société : une entreprise d'invisibilisation de la classe ouvrière.

## **À LIRE AUSSI : Festival MAP à Toulouse : zoom sur les mondes sensibles de Jane Evelyn Atwood**

Tom Wood, face à cette pulvérisation de la culture populaire, accumule presque compulsivement les moments de vie d'une communauté. Il traque le vivant et sa poésie diffuse. Chez lui, le document n'a de force que dans la répétition et dans le détail. Il favorise dans chacun de ses fragments l'expression d'un certain désordre, l'inscription d'un tremblement dans le convenu... Portraits relâchés, désinvoltés : de tout ce désordre émerge une beauté sociale, quasi-organique.

## **À LIRE AUSSI : Culture club, Liverpool : les chœurs éternels**

L'empathie n'est en rien contradictoire avec la lucidité. Il y a tellement de tendresse dans les portraits, dans les scènes offertes, que la comparaison avec Martin Parr s'impose d'elle-même. Quand ce dernier jette un regard au mieux compatissant, Tom Wood rend compte de la noblesse d'âme des liverpuldien(ne)s, une noblesse d'âme qui subsiste malgré une réalité corrompible. Dans le monde contingent et sauvage des temps thatchériens, à l'ère de ce chaos néo-libéral, des femmes et des hommes encore dignes de ce nom surgissent sans héroïsme, sans signe particulier, juste résistants. Dans un style apparemment dénué de recherche, presque facile, Tom Wood vise à transcrire le réel aussi simplement que possible. Son objet ? Amener les spectateurs à jeter sur les êtres et les choses un regard débarrassé de tout conformisme ; la beauté simple du peuple !

*« Every day is Saturday ». Centre de la photographie de Mougins (Alpes-Maritimes). Exposition co-produite avec le Centre d'Art GwinZegal Guingamp. Commissariat : Jérôme Sother, Yasmine Chemali, François Cheval. Jusqu'au 16 octobre en 2022.*



Par C.O. Jones

CULTURE - PHOTOGRAPHIE

## Tom Wood, « l'homme aux photos » de Liverpool, expose à Mougins

L'artiste a photographié de manière obsessionnelle les classes populaires de sa ville, accumulant des milliers d'images. Une œuvre à découvrir au Centre de la photographie.

Par Claire Guibet (Mougins (Alpes-Maritimes))  
Publié le 24 août 2022 à 09h27, modifié le 25 août 2022 à 14h10

Offrir l'article

Article réservé aux abonnés



« Gangbans (Anfield) », série « Fauntleroy » (2000), TOM WOOD

Pendant vingt-trois ans, de 1978 à 2001, Tom Wood a pris des milliers de photos, mais quasiment aucune en dehors de sa ville de Liverpool, en Angleterre. Au Centre de la photographie de Mougins (Alpes-Maritimes), où il expose ses images jusqu'au 16 octobre, une carte résume le petit territoire qui fut son royaume, de part et d'autre de la Mersey. Et ses lieux de prédilection : le chantier naval Cammell Laird à Birkenhead, la boîte de nuit Chelsea Beach, le marché, le stade de foot d'Anfield, la station balnéaire de New Brighton. Il faudrait sans doute y ajouter le bus, où Tom Wood a passé des heures et des heures, juste pour photographier les voyageurs – il en a tiré deux livres (*All Zones Off Peak*, Dewi Lewis, 1998, et *Bus Odyssey*, Hatje Cantz, 1999). « J'aime toujours autant les gens, résume le Britannique, 71 ans, l'appareil vissé autour du cou, désormais installé au Pays de Galles. *Encore maintenant, je n'arrive pas à croire que j'ai réussi à faire entrer tant de choses dans mon cadre.* »

**Lire aussi :** « Je n'ai pas le permis de conduire, le photographe ce qui m'entoure » ; La balade irlandaise de Tom Wood

Sa passion pour la photographie, pratiquée de façon quotidienne et obsessionnelle, ne s'est jamais tarie. « Ce qui est génial avec la photo, c'est la surprise, dit l'artiste, volubile et souriant, en désignant une photo délicate d'un enfant allongé sur les docks, à côté de ses poissons juste pêchés, en 1979. *Je n'avais pas remarqué la lumière sur l'eau, et je ne pouvais pas prévoir qu'il aurait cette expression, avec la bouche ouverte, comme les poissons... C'est un cadeau.* » L'appareil photo a été à la fois sa façon de vivre, de s'exprimer et d'appréhender le monde : « Si vous allez dans une soirée, au mieux vous parlez à quatre ou cinq personnes. Avec mon appareil photo, je parle à tout le monde... »

Tom Wood a saisi le quotidien des classes populaires de Liverpool dans des images où la vie semble comme arrêtée en plein vol, avec des personnages pris dans des chorégraphies étourdissantes : dans la boîte de nuit Chelsea Reach, il a surpris dans l'éclair de son flash le moment où une jeune fille brandit son rouge à lèvres et où les crinières échevelées et les tenues satinées très

années 1980 se mêlent, créant un camaïeu vertigineux d'or et de rose. D'une scène de marché où les mères de famille farfouillent en quête de la bonne affaire, il a fait un tableau digne de la Cène, où chacune s'agitte dans des directions différentes autour d'une table couverte de chaussures.



Série « Chelsea Reach - Looking for Love » (1984), TOM WOOD

Et pourtant, Tom Wood n'a rien du photographe de rue qui vole ses photos et s'enfuit. Pour les Liverpooliens, il a toujours été « Photie Man » (titre de son livre le plus célèbre, Steidl, 2005), « l'homme aux photos », celui qui fait partie du paysage au même titre que le postier ou le barman. « Les gens me demandaient s'ils pouvaient avoir la photo, je notais leur nom et leur adresse, et je leur envoyais le tirage dans une enveloppe avec écrit "ne pas plier". J'ai fait ça pendant des années. »

## Confiance des gens

Dans la boîte de nuit où il allait tous les samedis, il débarquait toujours avec un carton plein des photos de la semaine précédente, où chacun pouvait se servir. Le reliquat finissait en mosaïque sur le mur – comme celle qui accueille les visiteurs à Mougins. Tom Wood a aussi fait le photographe dans nombre de mariages – gratuitement. Ce qui lui a valu la confiance des gens, un accès privilégié à leur intimité, et des amitiés durables. « *Martin Parr m'a dit un jour que j'étais trop sympa pour être photographe. Parce que lui n'aurait jamais fait l'effort !* » Les deux ont d'ailleurs immortalisé la même station balnéaire populaire, New Brighton, mais les images de Tom Wood ont une douceur, une tendresse qui sont absentes chez son collègue célèbre pour son regard acide. « *J'étais comme eux*, dit Tom Wood, dont le père a passé sa vie comme ouvrier dans l'industrie automobile. *Les femmes au marché ressemblaient beaucoup à ma mère.* » Il connaît la plupart des gens sur l'image, car c'est sa propre communauté qu'il a photographiée.

Il a rencontré sa femme, Lorna, dans un camp de vacances où lui était le photographe officiel, chargé de faire des photos souvenirs pour les vacanciers, et elle serveuse. A Liverpool, elle aussi a choisi de travailler au plus près des gens : après avoir passé une thèse de médecine, elle a créé et dirigé des cliniques au service des populations les plus fragiles, mères adolescentes ou migrants – pendant des années, avant la reconnaissance venue dans les années 2000, c'est elle qui a fait bouillir la marmite.



Série « Football » (1987), TOM WOOD

Avec le temps qui passe, les photos de Tom Wood ont fini par devenir une peinture des années Thatcher et post-Thatcher dans la ville ouvrière de Liverpool, touchée par la désindustrialisation et les politiques d'austérité. Il a photographié la déconfiture des chantiers navals, autrefois fleurons de la ville avec leurs 40 000 employés, et les derniers apprentis juste formés, pleins de tristesse et d'amertume, promus au chômage longue durée. Il a montré les adolescentes enceintes si nombreuses, les fratries pauvres qui passent la journée dans la rue, la culture masculine les soirs de football autour du stade – négligeant le match lui-même. « *Parfois, quand il restait des places, je pouvais y assister pour un prix réduit, mais en tout et pour tout, j'ai dû prendre deux photos à l'intérieur. C'est le public qui m'intéressait : à Liverpool, autour du stade, il y a ce mélange unique des supporteurs et des gens normaux.* »

## Boulimie d'images

Pour autant, Tom Wood a toujours refusé d'être rangé dans l'école des photographes documentaires britanniques, aux côtés de Martin Parr, Chris Killip ou John Davies. « *J'ai d'abord voulu faire des images intéressantes. L'aspect documentaire, pour moi, est un bonus* », dit-il. Formé aux beaux-arts à l'École polytechnique de Leicester, il se veut d'abord un formaliste, un expérimentateur. La photo couleur lui est venue naturellement à une époque où elle était encore un choix rare – « *J'ai étudié la peinture, pas la photographie, donc je ne savais pas que je n'étais pas censé faire de la couleur ! Je travaillais pendant les vacances pour un photographe de mariage à Oxford, on faisait de la couleur, donc quand j'ai emménagé à New Brighton, j'ai continué à utiliser le même labo.* »



Il a multiplié les essais avec différents appareils, signant des portraits posés au Rolleiflex, des photos à la volée au Leica, mais aussi des images bien plus abstraites et sophistiquées, exposées à Mougins : sur les chantiers navals, dans les couloirs sombres des navires déjà rongés de rouille, en utilisant une longue exposition et une lampe-tempête, il a transformé les enfilades de portes et les étincelles des derniers postes de soudage en un royaume d'ombres baigné d'une lumière chaude, comme une antichambre de l'enfer. Et contrairement aux apparences, Tom Wood se sent moins proche de la tradition photographique que de l'art et de la musique conceptuels, qu'il a étudiés à l'université. Il souligne, moitié sérieux, moitié rieur : « Dans le quartier de Kensington, je montais dans le bus à un bout de la rue, pour en descendre à l'autre bout. Un trajet de dix minutes, trois arrêts. Puis je traversais la rue et je recommençais dans l'autre sens. J'ai fait ça pendant vingt ans. Si ça, ce n'est pas un projet conceptuel ! »

### **Tom Wood : « J'ai d'abord voulu faire des images intéressantes. L'aspect documentaire, pour moi, est un bonus »**

C'est en collectionnant les cartes postales, alors qu'il était encore étudiant, que lui est venue sa boulimie d'images. « J'allais dans une boutique solidaire, la Spastic Hope Chest, j'achetais des cartes postales à 1 penny pièce, que je classais par thèmes : soldats, mariages, églises, paysages, mères et filles et sœurs... » Devenu photographe, il a accumulé de la même manière ses images, sans les classer, ni parfois même les regarder pendant plusieurs années. « Je les rangeais juste comme "possibles" et "rejetées". Maintenant je préfère les appeler "pas nécessaires", parce qu'elles le seront peut-être un jour. C'est l'intérêt de la photographie, avec le temps, le sens des images change. »

Les idées de séries (le bus, le marché des femmes, la boîte de nuit) sont nées après coup, et ses pellicules mélangent tous les thèmes – un vrai cauchemar à trier pour les commissaires d'exposition ou les éditeurs de livres. Tom Wood a d'ailleurs fait appel à un ami artiste, Padraig Timoney, pour composer le déroulé de plusieurs de ses livres. Le photographe a toujours du mal à choisir parmi les « cadeaux » que lui offrait la vie devant lui sous la forme d'images. « Je n'avais pas d'intention précise en photographiant. Il y avait tellement d'énergie, je voulais tout prendre, je n'ai jamais arrêté, jusqu'à ce que je quitte Liverpool. »

- Tom Wood « Every Day Is Saturday », Centre de la photographie de Mougins, 43, rue de l'Eglise, Mougins (Alpes-Maritimes). Jusqu'au 16 octobre, de 13 heures à 18 heures, sauf mardi. Catalogue publié par le centre, 192 p., 29 €. Livre *The DPA Work*, Steidl, 424 p., 80 €, à paraître.

**Claire Guillot** (Mougins (Alpes-Maritimes))

# Le centre d'art GwinZegal passe l'été à Liverpool

Le centre d'art GwinZegal présente le travail de Tom Wood avec sa nouvelle exposition *Every day is Saturday*. Un voyage dans la ville de Liverpool à travers 80 photographies.

Du noir et blanc, de la couleur et sur tout beaucoup de vie. *Every day is Saturday*, c'est la nouvelle exposition signée Tom Wood qui est proposée cet été au centre d'art GwinZegal et qu'on pourrait traduire par « chaque jour est une fête », indique Jérôme Sother, co-directeur du centre d'art et commissaire de l'exposition.

## Une ville

« Chaque jour est une fête » donc dans la ville de Liverpool, immortalisée par le photographe Tom Wood. Une ville ouvrière qui a connu son apogée au XIX<sup>e</sup> siècle avant de connaître une grande période de crise, à partir de l'ère Margaret Thatcher, dans les années 1970. Le photographe irlandais a posé ses valises à ce moment-là, dans cette ville où il a vécu trente ans. Et n'a pas arrêté de photographier les gens qui l'habitent. Si la désindustrialisation a fait plonger la ville, Tom Wood montre à travers son travail que « chaque jour est une fête » et que la vie continue.

## 80 photos

Après avoir présenté en 2012 et en 2016, à Guingamp, des photos sur les bus et les ferrys de cette ville de cœur, il montre à travers une sélection de 80 photographies les folles soirées au Chelsea reach, « une boîte de nuit qu'il fréquentait dans les



« Pink Lipstick, 1984 ». | PHOTO : TOM WOOD



« Tom Wood dresse un portrait unique d'une spéciale », selon Jérôme Sother, codirecteur de GwinZegal et commissaire de l'exposition « Every day is Saturday ». En haut à gauche, « Not Miss New Brighton, 1978-79 » et en bas, « Mad Max, 1993 ». | PHOTO : TOM WOOD ET OUEST-FRANCE



années 1980 » ; les gens croisés au détour d'une rue, « dans son quartier » ; l'ambiance des jours de match des Reds aux abords d'Anfield Stadium, « il capture le fervore populaire ». Surtout, il rend hommage aux ouvriers et cadres du chantier naval Cammell Laird, qu'il a côtoyé durant trois ans, jusqu'en 1998, « année de la fermeture du chantier naval », avec des portraits saisissants, dont celui du dernier apprenti.

Trois aspects différents de présenter sa ville et pourtant. « Il y a une connexion entre tout ça, poursuit Jérôme Sother. Ce sont les mêmes personnes qu'on retrouve en boîte de nuit, au foot et au chantier naval. Il dresse un portrait unique d'une ville spéciale. »

## Des temps forts

À compter du 12 juillet, le centre d'art proposera chaque jeudi, un atelier gratuit, de 14 h à 16 h, pour s'essayer au portrait à la façon de Tom Wood. « L'idée sera de se faire photographier ou de photographier des habitants de Guingamp », présente Lou Le Jard, médiatrice à GwinZegal.

À partir du 15 juillet, chaque samedi, à 15 h, Catherine Phet proposera des visites contées de l'exposition *Every day is Saturday*.

Ces ateliers sont gratuits, mais sur réservation par tél. 02 96 44 27 78 ou par courriel, [info@gwinzegal.com](mailto:info@gwinzegal.com)

## Pour les familles

Tout l'été, l'espace Super chouette, réservé aux tout-petits, sera ouvert dès 16 h, le mercredi et le samedi.

Un livret famille permettra aussi aux parents et enfants de découvrir

l'exposition et le travail de Tom Wood de façon ludique.

## Et aussi

Jusqu'au 3 septembre, l'exposition *Les Yeux ouverts* montre les travaux réalisés durant l'année dans 21 établissements scolaires et associations de la région, en compagnie de dix artistes. L'occasion de voir l'imagination débordante des élèves et adultes qui ont participé aux ateliers avec l'équipe de médiation.

Pauline LAUNAY.

**Jusqu'au 15 octobre**, au centre d'art GwinZegal, de 14 h à 18 h 30, du mercredi au dimanche (de 11 h à 18 h 30 à compter du 12 juillet), fermé les jours fériés. Entrée gratuite. Inauguration ce jeudi, à 18 h 30.

# Le Liverpool intime de Tom Wood à Guingamp

**Photographie.** Le centre d'art GwinZegal expose le travail de Tom Wood avec *Every day is Saturday*. Plongée dans un Liverpool authentique, des années 1970 à 2000.

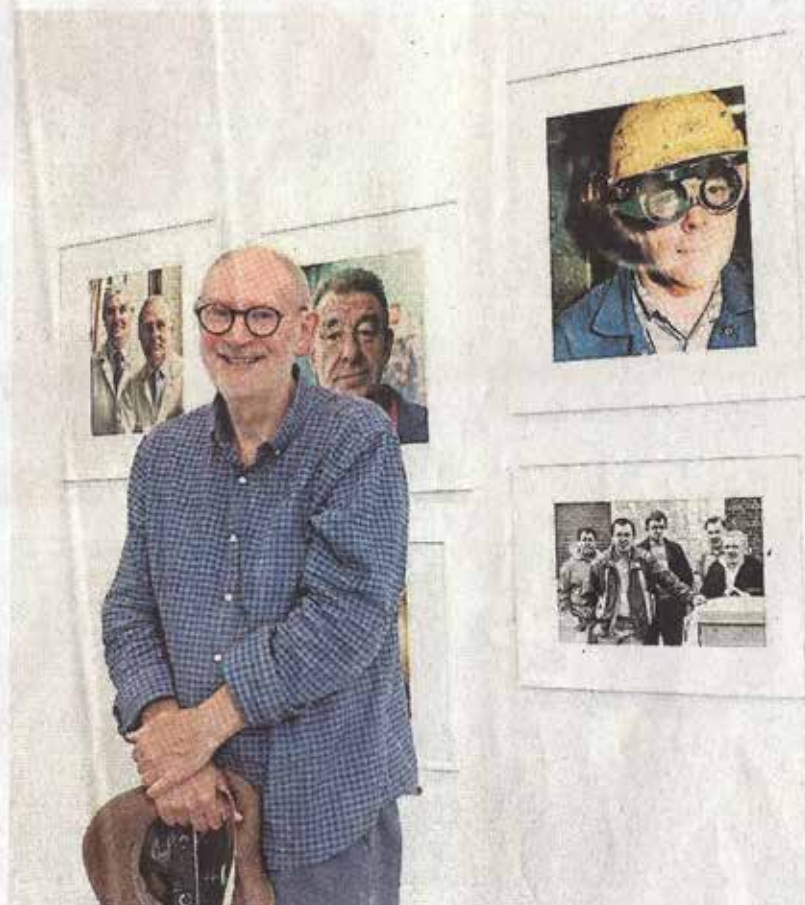
Des femmes qui se maquillent dans la boîte de nuit Chelsea Reach, des hommes au coin d'une rue, un garçon qui pêche, une jeune fille avec son nouveau-né, des ouvriers... Il y a un côté album de photos de famille dans l'exposition présentée dès ce vendredi au centre d'art GwinZegal de Guingamp (Côtes-d'Armor). Intitulée *Every day is Saturday*, elle présente le travail du photographe irlandais Tom Wood, 72 ans aujourd'hui, dans sa chère ville de Liverpool à travers une série de quatre-vingts photos argentiques.

L'artiste y pose ses valises dans les années 1970. On est en pleines années Thatcher. Il commence à photographier les habitants, ses voisins, alors que la ville, fleuron portuaire du XIX<sup>e</sup> siècle, traverse une crise industrielle. Tom Wood entend montrer que, malgré tout, « **Every day is Saturday** » ; « **chaque jour est une fête** », traduit Jérôme Sother, codirecteur de GwinZegal et commissaire de l'exposition.

## « Plein d'empathie »

Chaque jour est une fête dans la boîte de nuit Chelsea Reach, que le photographe a fréquentée dans les années 1980 ; chaque jour est une fête dans le quartier d'Anfield, les soirs de match des Reds ; chaque jour est une fête dans les rues de Liverpool... Chaque jour est une fête pour Tom Wood qui a arpenté les rues de sa ville, de son quartier, durant vingt-cinq ans, pour réaliser des clichés d'une authenticité saisissante et émouvante.

S'il est parvenu à ce résultat « **plein d'empathie** », selon Jérôme Sother, c'est parce qu'il a réussi à se rendre invisible au fil du temps. « **J'étais là toutes les semaines, je faisais partie du paysage, raconte l'artiste. J'avais l'impression que personne ne faisait plus attention à moi.** » À tel point que les jeunes de la rue l'avaient



Tom Wood a photographié, de 1993 à 1996, les ouvriers du chantier naval de Cammel Laird, à Liverpool, la semaine précédant leur licenciement.

PHOTO : QUEST-FRANCE

surnommé *Photie Man*, « **l'homme à l'appareil photo** ». C'est aussi parce qu'il a réussi à se faire accepter, en offrant notamment ses photos aux gens. « **J'étais comme eux** », dit-il, lui, le fils d'une famille populaire irlandaise, dont le père était ouvrier en usine.

Découvert sur le tard, il a sorti son premier livre à 40 ans et a commencé à vivre de la photo à partir de 2019. Mais qu'importe, Tom Wood aime les gens, qui le lui rendent bien. « **La texture, les couleurs, l'attitude... Cet ouvrier m'a donné quelque chose** », commente l'artiste en regardant la

photo intitulée *Mad max*. Elle fait partie d'une superbe série de portraits d'ouvriers du chantier naval de Cammel Laird, où il s'est rendu chaque jour de 1993 à 1996, année de sa fermeture. Liverpool n'est pas que la ville des Beatles, Tom Wood le montre si bien.

Pauline LAUNAY.

**Jusqu'au 15 octobre**, au centre d'art GwinZegal, rue Auguste-Pavie à Guingamp, du mercredi au dimanche, de 14 h à 18 h 30 (de 11 h à 18 h 30 à compter du 12 juillet). Entrée gratuite.

## **GWINZEGAL. « Every day is saturday » : Liverpool sous l'objectif de Tom Wood**

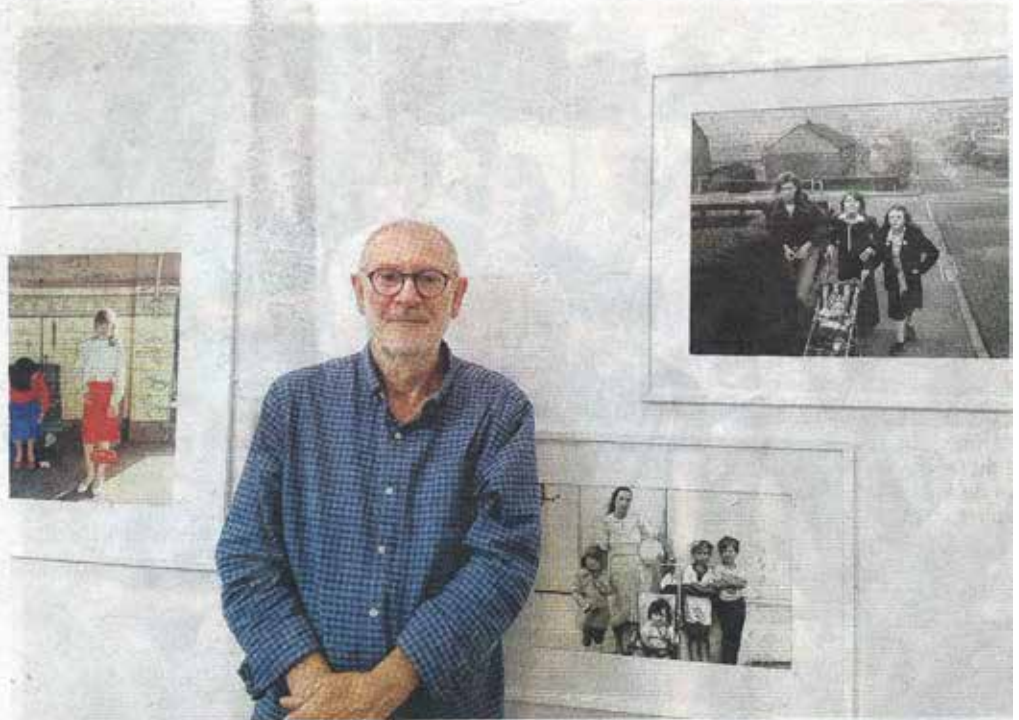
« J'étais comme eux », c'est par ces quatre mots que Tom Wood définit ceux et celles qu'il a photographiés dans les rues de Liverpool durant plus de trente ans.

Issu d'une famille d'ouvriers, Tom Wood s'intéresse dès son plus jeune âge à l'image : « Quand j'avais 16 ans, j'habitais près d'un charity shop, je découpais les images des catalogues de mode qui recouvraient les murs de ma chambre ».

### **Les rues de Liverpool**

Doué pour le dessin, il s'oriente vers une école d'art, avant de se consacrer à la photographie. Autodidacte, il arpente les rues de Liverpool muni de son Leica 35 : rues, boîtes de nuit, marchés, chantier naval ou stade de foot, il dresse ainsi des portraits de la vie des quartiers populaires, avec un regard plein d'empathie, libéré du jugement moral, de l'ironie ou du cynisme.

Plusieurs séries sont présentées dans cette exposition, comme *Looking for love*, photos prises dans le night-club de Chelsea Reach, qu'il fréquente assidument pendant plusieurs années, dans un Liverpool qui



**Tom Wood présente son exposition Every day is saturday au centre d'art Gwinzegal.** Patricia Robert

s'abandonne à la folie du samedi soir.

Portraits d'enfants ou de familles, les photographies de Tom Wood sont toutes remplies d'émotion, comme celles qu'il a prises au chantier naval de Cammel Laird, où il a passé plusieurs années : « J'habi-

tais en face du chantier, les ouvriers savaient qu'il allait fermer, ce n'était pas facile de les prendre en photo. » Des portraits touchants par leur sensibilité.

Surnommé Photie man (l'homme à l'appareil photo), Tom Wood nous livre ici une

grande œuvre, pleine de tendresse et de force.

■ **L'exposition est visible du mercredi au dimanche de 14 h à 18 h 30 au centre d'art Gwinzegal jusqu'au 15 octobre, et dès 11h du 12 juillet au 3 septembre.**

### À GwinZegal, des ateliers pour les plus jeunes

Faire découvrir les arts visuels aux petits de 18 mois à 6 ans : c'est l'objectif de l'espace « Super Chouette ! » aménagé dans les locaux de GwinZegal à Guingamp. Tous les mercredis et samedis en juillet et août, à 16 h et 17 h, cet espace conçu par une médiatrice du centre d'art permet d'éveiller les tout-petits à l'univers artistique de façon ludique.

« De la manipulation de formes sur une table lumineuse à la projection de diapositives, toutes les activités ont pour base l'expérience, la spontanéité et le ressenti », explique la conceptrice. « Super Chouette ! » peut aussi accueillir en semaine les assistants maternels ou les crèches.

**Animation gratuite.** Réservation : tél. 02 96 44 27 78 ou visites@gwinzegal.com



Le centre d'art GwinZegal invite les enfants de 18 mois à 6 ans à découvrir l'espace « Super chouette ». PHOTO : GWINZEGAL

QUEST-FRANCE - 11 JUIN 2023

## GWIN ZEGAL. Une visite d'exposition pour les déficients visuels

C'est à l'initiative d'Anaïs Mougin, stagiaire en médiation culturelle au centre d'art, qui développe des projets destinés aux publics en situation de handicap, soutenu par la Drac Bretagne d'être un lieu ouvert à tous, qu'une visite de l'exposition de Tom Wood a été organisée pour les personnes en déficience visuelle.

Vendredi matin, un groupe d'une bonne quinzaine de personnes de l'association Trégueuroise Faisons avec nos yeux ont découvert l'exposition *Every day is saturday* de Tom Wood, qui a photographié les rues de Liverpool durant plus de trente ans.

La visite a débuté en musique avec une chanson des Beatles sur Liverpool, histoire de se mettre dans l'ambiance. Puis Anaïs Mougin a expliqué les nombreux portraits réalisés par le photographe, et fait toucher des objets pour illustrer certaines photos.



Anaïs Mougin a commenté l'exposition de Tom Wood pour l'association Faisons avec nos yeux, à Gwinzegal.

Fanny Raoult, présidente de l'association Faisons avec nos yeux, apprécie ce genre d'initiative qui donne accès à la culture. « Même si c'est contradictoire de visiter une exposition pour des non voyants, il suffit d'avoir la volonté de la voir d'une autre manière, c'est

important pour nous d'avoir une vie sociale et culturelle », dit-elle.

C'est en 2008, suite à une opération des yeux, que Fanny Raoult s'est subitement retrouvée non voyante avec deux enfants en bas âge. « J'ai plongé dans mon clair obscur », sou-

rit-elle.

Elle a créé l'association en 2015 qui compte à ce jour une quarantaine de foyers répartis dans toute la Bretagne qui pratiquent des activités physiques adaptées et communiquent au sein des non voyants pour l'inclusion sociale.



# Au centre d'art GwinZegal, une exposition inclusive

Vendredi, le centre d'art GwinZegal a proposé une visite sensorielle de l'exposition de Tom Wood, « Every day is Saturday ». Une initiative inclusive, pour permettre à tous les publics d'accéder à l'art.

Il faut le voir pour le croire, ou presque. Au centre d'art GwinZegal, une visite sensorielle a été organisée, vendredi, pour permettre aux personnes déficientes visuelles de profiter de l'exposition de Tom Wood. Une première, avant d'autres visites tout au long du mois de juillet.

Dans la salle d'exposition, où l'air frais agréable détonne avec la chaleur extérieure, les personnes déficientes visuelles prennent place. Pendant 1 h, elles vont suivre la guide Anaïs Mougin, pour voir elles aussi, les photos du Liverpool de Tom Wood. Pour éviter que la visite ne soit trop longue, quatre photos ont été choisies. « J'ai trouvé qu'elles illustraient bien l'exposition dans sa globalité, indique Anaïs Mougin. Elles correspondent à un thème différent : les boîtes de nuit, le football, les travailleurs et les femmes. »

## Un domaine encore peu accessible

Pour découvrir les photos, la visite fait appel aux autres sens, comme le toucher, l'odorat ou l'ouïe. Bleu de travail, crampons de football, parfums, talons et tétine passent entre les mains des visiteurs, le tout sur un air des Beatles. « Au-delà de ça, les informations que je donne en audiodescription sont très précises, pour donner le plus de détails possible sur la photo », ajoute la guide.

Un travail unique, qui demande une grande préparation en amont, mais surtout une bonne dose d'empathie pour proposer une visite complète et agréable. « En tant que guide conférencière, j'ai eu l'occasion de travailler avec tous les publics, mais je préfère travailler avec ce public spécifique, avoue Anaïs Mougin. Il y a plus d'échanges, l'ambiance est plus agréable. »

Cette première exposition sensorielle au centre d'art GwinZegal est



Adèle Delefosse, Anaïs Mougin et Cassandra This sont très heureuses de proposer ces visites sensorielles. (PHOTO: QUEST-FRANCE)

une aubaine pour les déficients visuels. « Il y a tellement peu d'événements accessibles, que dès qu'il y a quelque chose, on fonce », ironise Fanny Raoult, présidente de l'association Faisons avec nos yeux. « Certains sont venus depuis Erquy et Fréhel juste pour l'occasion », ajoute-t-elle.

Développer l'accessibilité des expositions, c'est justement une des préoccupations du centre d'art de Guingamp. « Toutes les expositions ne se prêtent pas forcément à ce type de visite, mais c'est quelque chose qu'on développe pour rendre l'art accessible à tous », glisse Cassandra This, médiatrice culturelle à GwinZegal.

Les déficients visuels sont aussi confrontés à un problème évident de

mobilité. « Il faut pouvoir venir et repartir, mais ce n'est pas évident avec les transports en commun, indique Fanny Raoult. On a aussi ce besoin d'accès à la culture, mais ce n'est pas toujours évident. »

## Une visite appréciée

Pour l'heure, les visiteurs du jour ont tous apprécié cette visite. « C'était vraiment bien, j'ai eu l'impression d'être devant la télé, en audiodescription », raconte Eliane Marquer, qui est venue depuis Loudéac, pour l'occasion. « Faire appel aux autres sens, ça nous aide à mieux comprendre les photos », ajoute son conjoint, Marie-Ange Marquer.

« La visite était très complète, avec une audiodescription très agréable, souligne Fanny Raoult. La guide est

très patiente, et c'est important pour nous car ça nous aide à ne pas paniquer. » Et même pour ceux qui ont une bonne vision, le moment était agréable. « Les photos sont superbes, mais c'est vrai que la visite multisensorielle ajoute un plus à l'exposition », détaille André Cheany, qui accompagne le groupe.

Les visites se poursuivront tout le mois de juillet. Le centre d'art accueillera les visiteurs déficients visuels tous les jeudis de 10 h à 12 h. Et pour les curieux qui voudraient assister à cette visite sensorielle, il sera possible de le faire tous les vendredis de 10 h à 12 h. Une bonne manière de voir les photos de Tom Wood sous un autre angle.

Mohamed RACHEDI.

# La révolte iranienne vue de l'intérieur

A Perpignan, le festival Visa pour l'image présente une exposition dédiée aux photos d'amateurs



Saqez, Kurdistan iranien, le 26 octobre 2022. Image utilisée pour l'affiche de Visa. PHOTOGRAPHIE ANONYME

## PHOTOGRAPHIE

Pour une fois, ce n'est pas un photographe connu qui a les honneurs de l'affiche du festival de photojournalisme de Perpignan, qui propose sa trente-cinquième édition cette année. L'image est signée d'un amateur – ou d'une amatrice – restée(e) anonyme, et la photo est même de piètre qualité. « Les imprimeurs n'étaient pas très contents de mon choix », reconnaît Jean-François Leroy, directeur du festival, qui a tenu à cette image emblématique du soulèvement populaire qui ébranle l'Iran depuis l'automne 2022. On y voit, de dos, une jeune fille, sans voile, les cheveux au vent, debout sur le toit d'une voiture, regardant un flot de milliers de personnes venues commémorer la mort de Mahsa Amini, décédée le 16 septembre 2022 après son arrestation par la police des mœurs pour une tenue jugée inappropriée. « Pour moi, ce soulevé-

vement est l'événement de l'année, et cette image a la force du document, poursuit le directeur. Elle me bouleverse. Le fond vaut plus que la forme. »

De fait, chose rare dans le temple du photojournalisme d'auteur, une exposition entière, qui s'ouvre, samedi 2 septembre, sous le titre « Tu ne meurs pas », est consacrée à des photos et à des vidéos venues d'Iran, réalisées en majorité par des amateurs et des anonymes. Des documents qu'ont patiemment sélectionnés deux journalistes du Monde, Marie Sumalla et Ghazal Golshiri, avant de les publier, le 15 février 2023, sur le site [lemonde.fr](http://lemonde.fr). Ces images ont représenté alors la seule façon d'éclairer ce mouvement populaire dans un pays où il n'existe ni média libre ni accès pour les journalistes étrangers, et où le régime étouffe tous les signes d'opposition. « Le Monde ne fait pas travailler de photographe local en Iran, car c'est trop dangereux », précise Ghazal Golshiri, qui a grandi à Téhéran. Elle-même a été correspondante du journal en Iran, de 2016 à 2019, avant de quitter le pays, de peur d'être emprisonnée.

### Matériel vivant mais brut

Après la mort de Mahsa Amini, Ghazal Golshiri a vu tous ses amis et ses contacts iraniens témoigner d'actes de rébellion sans précédent dirigés contre le régime, sorties dans la rue sans le foulard islamique, rassemblements au climatier, manifestations. « On voulait raconter ce soulèvement sans savoir si c'était une révolution », raconte Marie Sumalla, rédactrice photo qui connaît bien l'Iran. Mais, quand elle a cherché de quoi illustrer, « il n'y avait rien de rien dans les agences, à part les images fabriquées par le régime, dit-elle. Et l'on s'est vite aperçus que les photos et les vidéos les plus spectaculaires étaient sur les réseaux sociaux ».

Que faire de ce matériel foisonnant et vivant mais brut, non identifié, venu de tout le pays ? Les deux journalistes ont décidé de s'associer à Farzad Seifkaran et Payam Ilhami, un journaliste

des manifestations de 2019, récupèrent les photos et les vidéos qui sortent du pays, les sourcent, les géolocalisent, les vérifient et les diffusent.

Pendant plusieurs mois, Ghazal Golshiri s'est connectée sur les réseaux à 4 heures, horaires où les coupures d'Internet imposées par le régime sont moins fortes, pour y sonder les échos de la colère, de l'indignation et des espoirs des Iraniens. « Il y avait dans la population une ferveur que l'on voulait faire entendre, avec l'idée de monter ce que voulait cacher le régime, explique Marie Sumalla. On n'a mis ni les images officielles, ni les exécutions, ni la propagande. » La publication en ligne a été maintes fois reportée, le temps de vérifier les dates et les lieux, de protéger les sources et de construire un récit cohérent.

Ces images brutes, souvent prises par des téléphones portables, ont permis de retracer la chronologie de l'embrasement après la mort de Mahsa Amini, depuis ses débuts : les rassemblements spontanés à l'hôpital Kasta, à Téhéran, où la jeune fille était hospitalisée et où des femmes ont, pour la première fois, ôté leur voile ; la phrase tracée sur la tombe de la jeune fille par son oncle, à Saqez (Kurdistan), qui deviendra un slogan du mouvement ; « Chère fille [son nom kurde], tu ne meurs pas, ton nom devient un symbole. » Puis elles montrent la propagation de la contestation au pays entier, les manifestations dans les villes et les campagnes, la mobilisation des étudiants dans les universités.

Contrairement aux mouvements de 2009 et de 2019, celui-ci est né à l'écart de Téhéran, au Kurdistan, avant de s'étendre. « La répression a d'ailleurs été bien

« On n'a mis ni les images officielles, ni les exécutions, ni la propagande »



Mashhad, province du Khorasan-e-Razavi, le 20 septembre 2022. PHOTOGRAPHIE MASOUMI



Capture de vidéo : Téhéran, université Azad, performance d'étudiants, le 10 octobre 2022. AUTEUR ANONYME

plus violente dans les régions comme le Kurdistan ou le Sistan-et-Balouchistan », note Marie Sumalla. Dans ces régions traditionnellement opposées au pouvoir central, et plus loin des yeux, c'est avec des armes de guerre et des blindés que le régime tire sur la foule.

### La danse, un hymne à la vie

Avec un poétique slogan « Femme, vie, liberté », cette révolte a mis en avant le courage des femmes, qui sortent tête nue ou brûlent leur voile. Pour autant, les deux journalistes insistent sur la globalité du mouvement : « Ce n'est pas une révolte des femmes ni des jeunes, c'est une révolte générale de liberté individuelle », souligne Ghazal Golshiri. L'éveil traverse les générations et les classes sociales. Le voile est symbolique de toutes les discriminations, les injustices que subissent les Iraniens, et c'est pour ça que le mouvement a été repris dans toutes les régions du pays, même les plus conservatrices. Elle ajoute : « Les jeunes veulent simplement avoir la vie qui existe ailleurs : s'habiller comme ils le souhaitent, avoir une vie digne... Ce sont eux qui sont en première ligne dans les manifestations, mais ils sont soutenus par leurs parents, leurs grands-parents. »

Dans un texte très personnel qui figure dans un livre publié en parallèle aux éditions GwinZegal/Tipping Expected, la journaliste raconte comment elle a pris conscience du pouvoir du voile, symbole de l'incarcération du

« Le voile est symbolique de toutes les discriminations, les injustices que subissent les Iraniens »

GHAZAL GOLSHIRI  
journaliste

point la République islamique d'Iran exerce une emprise sur nous, les femmes, à travers un simple tissu. Pourtant, jusque-là, je répétais à mes amis français que l'obligation de porter le voile n'était pas la première difficulté des femmes en Iran. Que d'autres sujets, comme le droit au divorce et la garde des enfants, étaient prioritaires. Mais j'avais tort. » Depuis septembre, le régime a renforcé les sanctions contre les femmes qui sortent sans voile : amendes, peine de prison, confiscation de la voiture, licencement.

Au-delà des manifestations houleuses, de la traque des manifestants, de la répression jusque dans les dortoirs des universités, les vidéos postées par les Iraniens ont parfois un côté incroyablement joyeux, créatif et inventif, avec des chants, des danses, des couleurs. Comme autant d'hymnes à la vie lancés à la figure du pouvoir répressif. « La danse, interdite aux femmes dans l'espace public, a été très présente dès le départ et est devenue symboli-

que, à Sari, qui danse autour du feu et y jette son foulard. Les parents des victimes postent des vidéos à leur enfant en train de danser pour célébrer leur vie. Et ces images inspirent d'autres personnes qui se filment à leur tour et dansent, pour rendre hommage aux victimes et à la liberté. »

Dans le livre et dans l'exposition, Ghazal Golshiri a inclus des images et des vidéos inédites et récentes, récoltées grâce à de amis ou à des contacts en Iran, qui témoignent de la vie quotidienne depuis le soulèvement. « Ce sont des gens qui veulent témoigner de ce qui se passe, rendre hommage à tous ces jeunes tués et garder cette mémoire que le régime veut effacer », explique-t-elle.

Des scènes de rue les banales mais extraordinaires en Iran : des adolescentes qui « twerkent » dans un cours de danse en pleins air, une jeune fille, blessée à l'œil dans une manifestation, qui marche crânement avec son bonnet et des nattes. « Il n'y a plus de manifestations, mais des femmes continuent de sortir sans voile, malgré la répression, dans tout le pays. Nous tenions à montrer que ce n'est pas fini. »

CLAIRE GUILLOT

Tu ne meurs pas. Couvent des Minimes, Perpignan, Visa pour l'image, jusqu'au 17 septembre, tous les jours, de 10 heures à 20 heures. Entrée libre. Tu ne meurs pas, éditions GwinZegal et Tipping Expected, 256 p., 10 €. Projet publié sur [lemonde.fr](http://lemonde.fr)

## LE PROGRAMME

### EXPOSITIONS

Sette expositions, du 2 au 17 septembre, de 10 heures à 20 heures, entrée libre, dans plusieurs lieux de Perpignan. La ville de Bakhmout (Ukraine), par Tyler Hicks, le charbon de bois, par Pascal Maître, les réfugiés climatiques, par Sandra Mehl, rétrospective Paolo Pellegrin...

### PROJECTIONS

Tous les soirs au Campo Santo, du 4 au 9 septembre, à 21h 30. Entrée libre. Chronologie de l'année et sujets thématiques : dénglement climatique, élections en Turquie, guerre en Ukraine, réforme des retraites...

### SEMAINE PROFESSIONNELLE

Du 4 au 9 septembre. Avec

# Daniel Blaufuks expose son travail sur la Résistance

Le centre d'art photographique GwinZegal de Guingamp expose, jusqu'au 11 février, une partie du travail de l'artiste. Il y commémore la Résistance et questionne les formes de luttes actuelles.

## L'histoire

Comment et sous quelles formes la Résistance demeure aujourd'hui en Bretagne ? Pour ce qui est de celle initiée à l'encontre de l'envahisseur allemand, du temps de la Seconde Guerre mondiale, Daniel Blaufuks vous dira qu'il a photographié de nombreux monuments rendus invisibles par notre quotidien, de nombreuses plaques sur un mur, et parfois, des cérémonies de commémorations.

Depuis 2020, l'artiste portugais a parcouru la Bretagne pendant près de trois mois, en quête des vestiges de cette lutte idéologique et politique. Après l'avoir accueilli en résidence, le centre d'art photographique GwinZegal de la ville expose depuis jeudi et jusqu'au 11 février, une partie de son travail de mémoire. Un journal de bord de 204 pages, pour entretenir le souvenir de ceux qui ont fait la Résistance. Mais aussi pour questionner la résistance présente, quelle qu'elle soit et sous toutes ses formes.

## Des morceaux d'histoire

Sur les murs blancs du centre d'art contemporain, l'exposition se dévoile en lignes horizontales. Page par page, l'artiste joue avec les images. Les siennes, des Polaroids® principalement, mais aussi celles qui ont marqué l'actualité. Mais que serait un journal sans texte ? Celui-ci est constitué d'annotations, de commentaires paraphés sur des morceaux d'articles de presse que Daniel Blaufuks arrange à sa manière.

La base sous-marine de Lorient, le mémorial de Pontivy, Ploërmel, de Perros-Guirec, ou encore des lieux de vie à Scaër, Paimpol et Callac. La Résistance s'y est manifestée et perdue au travers des clichés du photographe, lui-même issu de grands-parents juifs exilés d'Allemagne. Des lieux, des noms et des visages qui ont



Notamment professeur aux Beaux-arts de Lisbonne, Daniel Blaufuks est un artiste touche-à-tout. Il manie la photo, la vidéo, le texte et parfois même la matière. Ses œuvres littéraires ont plusieurs fois été acclamées par la critique, son travail est exposé à Guingamp jusqu'au 11 février.

(PHOTO : QUEST-FRANCE)

marqué l'Histoire de la Bretagne durant la guerre. « **Le fruit de beaucoup de recherches : sur internet, dans la littérature et auprès des musées de la Résistance** », fait valoir l'artiste.

La guerre ne fait pas partie du passé et les combats idéologiques perdurent.

Les compositions de Daniel Blaufuks sur le conflit ukrainien ou, plus récemment israélo-palestinien, le rappellent. Non sans critiques. « **Notre vie est belle, bien que de**

**l'autre côté du monde c'est horrible**, retranscrit le philosophe qui se joue habilement et en images d'une forme de déni général. **C'est impossible d'être chez nous et oublier tout ce qu'il se passe dehors. À la maison, notre avis n'existe pas** », avertit-il.

Cette exposition, l'artiste portugais l'envisage comme « **une plateforme pour discuter. Après, chacun aura son opinion** ». Il invite tout de même à « **rester vigilant et être critique** » sur ce qu'il se passe. Entrouvrant la porte sur des luttes actuelles : contre le fas-

cisme, la pauvreté, les discriminations sur l'orientation sexuelle, le réchauffement climatique ou encore la bétonisation des sols. « **Avoir un jardin en ville, c'est déjà une forme de résistance, un positionnement politique.** »

Paul LOUAULT.

Exposition *Journal de résistance*, jusqu'au 11 février, au centre d'art GwinZegal. Du mercredi au dimanche, de 14 h à 18 h 30. Entrée libre.

Le travail de Daniel Blaufuks autour de la mémoire est au cœur de la nouvelle exposition du centre d'art GwinZegal, à Guingamp, jusqu'au 11 février.



# GwinZegal accueille sa mémoire

Pour sa nouvelle exposition événement, le centre d'art GwinZegal de Guingamp accueille le travail de l'artiste Daniel Blaufuks autour du devoir de mémoire.

**Valentin Boudet**

● Une fois dans la salle d'exposition du centre d'art GwinZegal, à Guingamp, la vision frappe l'œil. Un mur entier se voit littéralement rempli de cadres. Plus de 200 au total, constituant le « Journal de résistance » de Daniel Blaufuks, l'un des deux volets de l'exposition consacré à l'artiste portugais, ayant débuté ce jeudi 2 novembre.

## Géographie de la Résistance

Désignant le mur, il le nomme « bloc de mémoire » ou « mur de la Bretagne ». Une région qu'il a

découverte à l'occasion de ce travail, mené dans le cadre d'une résidence.

« Ma géographie, c'est celle de la Résistance. J'ai cherché des endroits où trouver quelque chose de directement connecté ». Et l'artiste de glisser : « Même les endroits où quelque chose d'horrible s'est passé il y a soixante ans peuvent être beaux aujourd'hui ». Daniel Blaufuks ayant déjà travaillé sur l'Holocauste et la Shoah, lui dont les grands-parents, juifs allemands et polonais, ont fui l'Allemagne pour le Portugal. « Forcément, travailler là-dessus, ça me touche ».

Un travail « sur la mémoire de la Résistance mais aussi les connexions qu'on peut faire avec les actualités ». Jusqu'aux plus récentes : au coin inférieur gauche, une photo de la manifestation de soutien à la population palestinienne... à Guingamp le 28 octobre. « Celle-là, je l'ai terminée hier ».

« Je suis peut-être un peu romantique et naïf, mais je pense qu'il y a des choses qu'on peut apprendre du passé. Et ces connexions, je les fais toujours de façon poétique ». Mais non sans une forme d'engagement, plus ou moins direct. « De toute manière, la poésie est politique ».

## « Démarrer une conversation »

Ce qu'illustre la forme de son œuvre. Format A4, photos Polaroid, collage de coupure de presse, écriture manuscrite. « Je travaille beaucoup avec la photo, mais c'est toujours un peu frustrant. C'est dur

« Je suis heureux d'avoir quelque chose à faire tous les jours. C'est toujours la même chose. Et c'est toujours très différent »

de transmettre quelque chose, surtout politique, avec une photo sans commentaire. Les mots sont plus directs. C'est la logique de l'image : c'est une langue universelle, certes, mais une langue de secrets, pas totalement claire ».

Un mix entre mots et images comme un moyen d'exister dans un monde devenu « jungle d'images. Les mots nous font arrêter sur la photo. C'est une façon de démarrer

une conversation ». On peut aussi y voir une collision de deux préoccupations : le message transmis et le temps qui passe. D'où le choix du Polaroid, « pour l'instantané, le moment. Et la notion d'objet, de donner cette idée physique, de trois dimensions, qu'on peut transmettre. Comme les histoires ».

## « Bataille contre le temps »

Ou comme son journal, second volet de l'expo, intitulé « Les jours sont comptés ». Même leitmotiv, même forme : une fois par jour depuis 2018, Daniel Blaufuks crée une page de ce vertigineux journal intime. Un travail toujours en cours, en opposition au travail fini consacré à la Bretagne. « Je suis déjà à plus de 2 000 pages... », confie l'artiste. « C'est étrange... C'est une bataille contre le temps, mais aussi une victoire. Je suis heureux d'avoir quelque chose à faire tous les jours. C'est toujours la même chose. Et c'est toujours très différent ». Car après tout, comme il le dit si bien, « le passé change chaque jour ».

## Pratique

Jusqu'au 11 février 2024.  
Tél. 02 96 44 27 78.

CENTRE D'ART GWINZEGAL.

# La mémoire au cœur de la nouvelle exposition

Le centre d'art GwinZegal accueille dès ce jeudi 2 novembre l'exposition Daniel Blaufuks, *Journal de résistance*. Un travail au cœur de la mémoire de la résistance.

Le centre d'art GwinZegal, consacré en grande partie à la photographie, accueille dans ses murs l'exposition *Daniel Blaufuks, Journal de résistance*. Une immersion dans l'œuvre de l'artiste, qui a pour sujet le devoir de mémoire de la seconde Guerre mondiale en Bretagne.

### Une œuvre poétique

Entre photographies, collages et mots manuscrits, l'artiste présente ses observations à un moment précis sur une feuille A4.

Chaque œuvre correspond à un jour, à la manière d'un journal intime. Entre Histoire et actualités, il laisse le moment présent dicter son œuvre. « Le polaroid permet de capturer un moment sans pouvoir revenir dessus et le modifier », souligne-t-il.

Une production spontanée



Daniel Blaufuks expose 206 de ses pages au centre d'art GwinZegal.

qu'il lie à la mémoire. « La photographie c'est la transmission », avance Daniel Blaufuks avec enthousiasme.

Néanmoins son choix d'y incorporer des messages écrits est mûrement réfléchi : « L'écriture est plus directe que la photographie ».

### Une histoire personnelle

Au milieu des 206 pages qui constituent son œuvre, il constate : « Il y a parfois des répétitions et des photos prises au même endroit mais la vie aussi est constituée de répétitions ».

Descendant de juifs allemands et polonais forcés de s'exiler à Lisbonne, le Portugais de naissance, touché personnellement par le devoir de mémoire, a décidé d'en faire son sujet. La Bretagne, une région incon nue, est alors devenue une parenthèse géographique au

sein de son travail. Il y accorde une part importante dans un travail global intitulé, *Les jours sont comptés*, débuté 5 ans. La série *Journal de résistance* est issue d'une résidence du Centre d'art GwinZegal en partenariat avec le musée de la Résistance en Argoat, basé à Saint-Connan.

### Dans la peau de l'artiste

Dans le cadre des minutes bleues, son œuvre sera racontée par Catherine Phet le samedi 4 novembre à 17 h. Un atelier de pratique photographique proposera ensuite aux visiteurs de se mettre dans la peau de l'artiste et de réaliser sa propre page. En cas d'indisponibilité pas de panique, d'autres ateliers seront proposés le 2 décembre, 20 janvier, et 10 février.

• Alexis FERNANDEZ

■ **L'exposition est visible jusqu'au 11 février du mercredi au dimanche, de 14 h à 18 h 30 au centre d'art GwinZegal, dans l'ancienne prison. L'entrée est libre. Pour les ateliers, il est nécessaire de réserver.**